

La gestualité comme marqueur socioculturel

Claude Rivière

Emetteur de gestes, l'homme fait appel, comme le note Marcel Jousse (promoteur de la première "anthropologie du geste", notamment en milieu palestinien-hébraïque), à tous les registres du mimodrame : corporel-manuel, laryngo-buccal, plastique et graphique, réaliste et analogique, concret et symbolique. Le fait de s'exprimer surtout par telle partie du corps (moue, larme, inclinaison répétée du buste, embrassade) n'implique pas que le corps entier n'en soit pas affecté (loi du globalisme de l'expression humaine selon l'auteur). Donner un coup de poing, cracher par terre, a des irradiations dans tout le corps. L'homme engage généralement tout son être et peut marquer fortement et significativement ses intentions par un geste, tel celui du pape Jean-Paul II embrassant la terre du pays où il atterrit. Le mécanisme fondamental du geste est la métaphore. Qu'en est-il du geste en général ; quelles idées majeures en ont été soulignées et par qui ? Sans couvrir tout le champ, quelles variables considérer en particulier et comment spécifier ce qui différencie les gestes entre cultures ?

1 Le geste en théorie sommaire

En nous attachant dans nos développements, aux spécificités des gestes entre cultures et sous-cultures (sans fonder une typologie, ni prescrire une méthodologie), nous partirons des prémisses suivantes : Mettant entre parenthèses les signes universels instinctifs en liaison avec l'état émotionnel : sourire, grimace, geignements, cris, sanglots ...) nous postulons que la plupart des gestes sont compris de manière différente selon l'époque et la culture (ils sont signifiants et décryptables à l'intérieur d'un contexte historico-culturel) ; ils dépendent des expériences mimétiques des individus ; néanmoins, ils ne se limitent pas à de simples processus d'imitation, de reproduction ou d'empreinte, ils impliquent des mises en figure singulières ; ils affichent aussi des appartenances sociales et sont des formes d'affirmation d'une familiarité avec des individus et des groupes habitués à les interpréter et à savoir comment y répondre. Dans un comportement d'interlocution, leur importance est capitale, associés ou non au langage verbal.

Leur signification n'est ni toujours explicite, ni univoque, ni en rapport immédiat nécessaire avec

ce qui est dit, et parfois non concordant avec la parole. Certains gestes annulent l'information contenue dans l'énoncé comme avec un clin d'œil. La gestuelle animale constitue de facto une approche plus probante des enjeux communicationnels que le travestissement par les mots. Desmond Morris, dans "La clé des gestes" (1979), nous l'avait bien fait sentir, mais nous retombons souvent dans l'illusion d'un langage verbal nécessaire et suffisant à garantir les échanges communicationnels et nous nous coupons alors partiellement de nous-mêmes et d'autrui. Les gestes constituent généralement une expression de la vie intérieure d'une personne, plus fiable que ses paroles qui, elles, sont davantage sous le contrôle de la conscience.

Infra-conscientielle et souvent ignorée, la référence étymologique ! Le mot geste vient du latin *gestus* qui caractérise en général un mouvement, une attitude corporelle et en particulier le mouvement d'une partie du corps, notamment de la main. *Gestus* est le participe passé du verbe *gerere* : faire, se comporter ; *gerire* c'est porter sur soi ; *gestare* : porter un enfant, être enceinte ; *gesta*, participe passé neutre pluriel, est synonyme de *acta* : actions, comme dans "faits et gestes" ; *gestire* signifie faire des gestes violents. En français, gesticuler c'est faire beaucoup de gestes. Nous définirons la gestualité comme ensemble de gestes expressifs considérés comme des signes. A propos de Jean Jaurès, on parlait de son éloquence gestuelle.

Tandis que la geste de Charlemagne ou plus généralement la chanson de geste (au féminin) renvoie à l'ensemble des exploits accomplis par un héros, le geste (au masculin) se rapporte au corps en mouvement dans le monde. Aux jeunes filles on apprend la révérence, aux enfants l'au revoir de la main, l'acceptation par un mouvement vertical de la tête, le hochement latéral pour le refus. Victor Hugo et Jean-Baptiste Millet nous ont familiarisés avec le geste auguste du semeur et nos copains d'adolescence avec le bras d'honneur. Souvent le geste exprime un sentiment (geste de surprise, geste de piété, geste menaçant) ou en sous-entend. Ainsi dit-on d'une action qui frappe l'esprit : "En agissant ainsi, il a fait un beau geste" ou péjorativement : "cela, c'était des gestes", c'est-à-dire des manifestations extérieures, des faux-semblants.

Comme les différents états du corps donnent des informations sur la compréhension d'un message, sur le contenu, sur le contexte de la communication, il est intéressant d'interroger ces indices non-verbaux. Que le geste facilite l'interprétation d'un message verbal (j'ai pêché un brochet long comme ça !), ne restreint pas les significations autres que descriptive et d'étalement du langage : il exprime

un trait de personnalité, il agit sur l'interlocuteur, il ponctue un rapport social, il symbolise des adhésions même spirituelles (prostration du sacrement de l'ordre). Bien qu'il soit difficile de dresser les limites entre ce qui relève de l'individuel et du culturel, entre l'efficacité réelle et symbolique, on considérera le geste comme véhiculant un sens social à travers les règles auxquelles on se réfère et les ritualisations codées. En le saisissant comme finalisé par la communication, on exclura de nos propos des comportements simplement moteurs tels que se gratter, fumer, boire, changer de posture par fatigue, manipuler sa pipe comme Jean Richard ou Bruno Kremer dans "Maigret" ..., mais on portera attention à l'ensemble du corps signifiant en situation sociale : mouvements des mains certes, mais aussi expressions faciales, regards, postures, mouvements ..., encore que la fugacité du geste le rende difficilement traduisible en mots et qu'il soit encodé de bien d'autres manières que protocolaires. Jusqu'à présent, les gestes de la danse, du travail, des rapports quotidiens ont été les plus étudiés.

Nous ne chercherons pas à élaborer une grammaire des gestes, forme de langage implicite ou de langage de l'imaginaire. Nous n'entrerons pas dans le spécifique (geste d'écriture, geste musical, gestes respiratoires dans la médecine chinoise diététique), ni dans le détail gestuel de la danse "tecktonik", des styles natatoires, des mélées de rugby, ni dans les dits gestes officiels d'un souverain : fiancer un prince du sang, recevoir le serment d'un maréchal de France, ou remettre une barrette cardinalice. Notre propos consiste d'abord à cerner quelques variables de la gestualité qui servent d'outils pour l'analyse des marqueurs socioculturels.

2 Des variables contextuelles et sociales de la gestualité

Méthodologiquement et typologiquement, il n'est pas inutile de repérer quelques variables contextuelles dont, en général, seulement certaines sont prises en compte :

1) L'espace : c'est-à-dire le lieu (restaurant ou chambre) mais aussi la position et la distance spatiale par rapport à l'interlocuteur (proxémie), le tracé spatial du geste tel que celui courbe du maçon selon le taylorisme, et surtout l'espace socialement et fonctionnellement déterminé auquel sont attachées des valeurs (église, tribunal, hôpital, école).

2) Le temps : celui du quotidien ou de la fête, matin ou soir, mais aussi temps lié à des habitudes ou à des normes. Au lento et à l'onction de la sous-culture conventionnelle s'oppose le presto agitato des

parisiens dans les rues et les bouches de métro. Au temps passé du Moyen Age correspondent des pratiques gestuelles, tout comme au temps des "Merveilleuses" sous le Directoire.

3) L'environnement : avec ses conditions de lumière (réduction des gestes dans le noir), de bruit (amplification pour surmonter l'assourdissement), de silence (gestuelle limitée et codée des monastères), de vie urbaine ou rurale, d'ouverture ou de fermeture ...

A ces données connues, ajoutons-en de plus fines !

4) L'allure : aspect glissé et buste droit de la démarche de l'Africaine habituée à porter sur la tête des bassines d'eau et sur le dos son dernier-né. Pour un garçon, rouler les mécaniques, c'est remuer ostensiblement le torse ; pour une fille, c'est se déhancher en produisant des oscillations fessières. La marche chaloupée du brésilien, la *ginga*, François Laplantine l'a fort bien analysée dans "Le social et le sensible" (2005), et Yves Beaupérin a insisté sur l'enseignement et la récitation juive des œuvres sacrées en se balançant d'avant en arrière.

5) La nuance : elle est saisie avec finesse dans le langage des sourds attentifs à un exact positionnement des doigts (configuration de la main, emplacement par rapport au corps, mouvement et orientation de la paume) et à l'organisation syntaxique des signes.

6) L'expression : serment médiéval d'allégeance par les mains jointes du vassal dans les mains ouvertes du suzerain, puis embrassade sur la bouche (être un homme de bouche et de mains) ; accompagnement d'une parole jurée, au quattrocento italien, par la main sur la braguette.

Qu'on ne fétichise pas cependant cette taxinomie ! L'"Histoire des mœurs", tome 2, dirigée par Jean Poirier (1991), en présente de multiples, non concordantes parce que fondées sur différents critères : fonction, sens, support, cinématique, etc., ou bien parce que focalisées sur des thématiques diverses : gestes illustratifs du discours, gestes de salutation, gestes du travail, de la danse, etc.

A l'intérieur même d'une culture, selon les différences sociales, le sens des gestes est associé à des variables telles que le sexe, l'âge, la profession, le statut, la classe sociale, l'institution.

Sexe

Ce qu'on estime être un indice de genre ou de sexe est simultanément un indice culturel et une mise en scène. La jeune fille du métro touche son mollet pour tâter si son bas n'a pas filé. Elle étire

le bas de sa mini-jupe pour faire semblant de cacher ce qu'elle donne à voir parfois. Elle remonte discrètement l'élastique de sa culotte, ajuste son soutien-gorge, ouvre son miroir de poche pour une dernière touche de maquillage et triture une mèche de cheveux, à moins que ses doigts ne lui servent de peigne pour renvoyer sa chevelure à l'arrière. En Afrique, rien de tout cela n'est observable en raison de l'absence (sauf en ville) de certains sous-vêtements, de maquillage, et en raison d'une structure du cheveu formellement différente. En France, les garçons s'engagent plus souvent que les filles dans les interactions agressives ou dans les jeux de bousculades, et moins souvent qu'elles dans les jeux sédentaires, ou coopératifs. Les filles sourient et pleurent plus souvent que les hommes.

En outre, ce qu'on juge relever du geste purement technique porte un message communicationnel : le bas qui file, ça fait vulgaire ; un ravalement du visage, ça séduira le patron. Jouer avec ses cheveux est une variation du narcissisme adolescent. Une dame du XVI^e arrondissement de Paris se comporte autrement.

Les différences sexuelles dans la façon de s'asseoir, de porter un livre, de saluer ont aussi été codifiées par des peintres tels que Léonard de Vinci (attitude pudique des femmes, jambes serrées, bras repliés joints, tête basse et penchée de côté). En Occident, l'homme trop à l'aise penche le tronc en arrière, écarte souvent les genoux et les bras. On reconnaît aux femmes une plus grande précocité que les hommes et une plus grande finesse dans la détection d'un message non verbal.

Age

L'âge différentiel entre personnes s'indique dans la salutation et dans les marques du savoir-vivre (cf. Picard 1998). Chez les Wezo de Madagascar, le don d'un objet dans le sens aîné-cadet s'opère d'une seule main, des deux mains dans le sens cadet-aîné. En Afrique, l'enfant et la femme baissent les yeux devant un supérieur, père ou mari. Des garçons de vingt ans amis, au Togo, se donnent la main dans la rue sans que nul ne les soupçonne d'homosexualité.

Profession

Il est aussi des théâtralisations gestuelles à base professionnelle telles que les expressions exagérées de douleur d'un footballeur ou d'un skieur dont la chute suscite compassion ou rire. Le propre de bien des apprentissages consiste à acquérir la maîtrise

des gestes du métier pour qu'ils deviennent des habitudes.

Statut hiérarchique

Les signes de distinction que les hiérarchies sociales établissent et renforcent, les variations du goût selon les catégories et les groupes sociaux, Pierre Bourdieu les a signalés avec précision dans "La distinction" (1979) tout comme Norbert Elias a présenté le "procès de civilisation" dans "La dynamique de l'Occident" ([1939] 2003) puis dans "La société de cour" ([1969] 2002). Molière s'était lui-même au XVII^e siècle bien gaussé des gestes du bourgeois en quête de reconnaissance sociale, imitant le gentilhomme jusque dans le "menuet", dans les manières de parler, de manger, de se présenter. En Afrique, toute une gestuelle répond à des différences de statut et de positionnement du chef dans un contexte cérémoniel. J'ai vu au Togo le chef du village d'Agu Nyogbo revenir de ses champs dans la tenue quotidienne d'un agriculteur avec la houe sur le dos, passer par l'arrière de sa maison, puis m'accueillir après une toilette, vêtu d'un long boubon blanc, entouré lui-même de son porte-parole (*tchami*) et de son chef de guerre (*asago*). Mon geste a été de lui offrir une bouteille de schnaps (l'eau de vie du premier colonisateur) pour une brève libation aux ancêtres.

Institution

Tout autant que sur la gestuelle de différenciation statutaire, il convient d'insister sur les formes d'expression spécifiques aux institutions (église, tribunal, hôpital, école, prison) lesquelles imposent leur pouvoir en exigeant l'accomplissement de certains gestes (agenouillement, bras croisés, serment main levée ...) et en sanctionnant la négligence ou l'oubli. Valeurs et normes s'inscrivent ainsi dans le corps et deviennent habitudes ou rites comme le signe de croix devant un calvaire ou sur la miche de pain qu'on entame. Il est des signes gestuels d'humilité, de respect, de considération, d'engagement : "c'est la lutte finale", bras levé et poing fermé. Même cette gestuelle partisane soumet les membres adhérents à une volonté normative. On doit à Michel Foucault, dans "Surveiller et Punir" (1975), une fine analyse de la manière dont le pouvoir marque le corps de son empreinte et en contrôle les formes d'expression et de représentation. "Les 'gestes institutionnels' se sont mis en place au cours de longues périodes et ont pour

fonction de donner une forme d'expression à la fois concrète et symbolique aux exigences sociales des institutions et d'y soumettre leurs usagers par l'*adoption de gestes sociaux préformés*" (Wulf 2007 : 48).

3 Marqueur d'identités et signalisations culturelles ritualisées

Je pense inutile de revenir sur les techniques du corps (devenues classiques) analysées par Marcel Mauss (obstétrique, soins, initiation, sommeil, repos, marche, alimentation, pratiques sexuelles) dont il montrait qu'elles étaient modelées par une culture et une société données, mais il n'est pas vain de souligner le rapport perçu entre certaines techniques et le biotope. Les Européens mangeurs de grenouilles nagent la brasse, les Indiens et les Africains nagent sur le côté comme les serpents, la nage papillon des nordiques, elle, viendrait des otaries.

Afin de montrer combien la gestuelle matérialise aussi du préfiguré de l'univers abstrait, on utilisera quelques exemples togolais : déposer un œuf entre les racines d'un iroko pour être enceinte, allumer une bougie devant le "nid" du vaudou qu'on implore, procéder à la libation par terre de quelques gouttes de *sodabi* (eau-de-vie) offertes aux ancêtres avant que les vivants ne consomment le reste de la bouteille. Multiplier les inclinaisons rapides devant le mur des Lamentations, la tête couverte de la *kipa*, est juif. Fumer silencieusement en solitaire devant son dieu en pleine nature, c'est éléver sa prière vers les cieux pour un Indien. Faire le signe de croix au nom de la Trinité spécifie le catholique de l'orthodoxe selon la séquence surtout finale du geste. Dans l'univers hébraïque et chrétien, l'onction du pouce consacre (le Christ est l'oint du Seigneur) ; elle a lieu dans le baptême, la confirmation, l'ordination catholique.

On sait aussi que chaque culture a ses signes corporels (amplitude des mouvements, distance à l'interlocuteur, expression des émotions, aisance ou retenue) qui traduisent chez l'individu son appartenance. Le "geste caractéristique tendra... à se formaliser, dans un milieu ethnique donné, et constituera un vocabulaire gestuel propre à ce milieu, en lequel se reconnaîtront tous les individus de ce milieu, et qui leur permettra d'échanger entre eux. La coloration ethnique d'un geste n'exclut d'ailleurs pas son universalisme et n'empêchera pas pour autant la possibilité de servir de moyen de communication extra-ethnique" (Beaupérin 2002 : 73). Les mouvements des juifs émigrés ont moins d'ampli-

tude que ceux des Italiens ; leurs mouvements sont plus sinueux, angulaires et brusques, la distance du partenaire plus faible (Feyereisen et Lannoy 1985). Tous les moyens gestuels de communiquer forment un système dynamique et spécifique du groupe social considéré et de son territoire de vie. Morris (1979) a aussi montré que selon les régions, les mouvements sont accomplis avec des significations différentes.

En outre, que de différences entre la prodigalité gesticulatoire d'une Italienne et l'impassibilité touareg, hopi ou mongole ! Que de différences de signification pour un même geste (pouce levé = "super" chez nous, "tu t'es fait avoir" au Moyen Orient, "j'arrête temporairement le jeu" dans la culture enfantine) ! Signe de bien manger que le rôt moyen-oriental comme celui du nourrisson occidental ! Mais les manières de faire ou permises ou interdites (roter, cracher) sont aussi socialement codées et apprises comme la façon de rouler son pagne autour du corps en Afrique et en Asie.

Révélatrice aussi de l'identité culturelle que la gestuelle posturale ! Saluer celui qui arrive, sans le toucher, rester accroupi sur les talons, est une pose convenant pour les auditeurs comme pour les locuteurs au Mali traditionnel. Comme l'agenouillement chrétien est signe de respect, d'humilité et de demande de miséricorde, les épaules à terre dans la lutte sportive désignent le vaincu. Importante aussi la latéralité gestuelle. Après Robert Hertz (1970), Jeanne-Françoise Vincent (1991) a montré chez les Mofu du Nord-Cameroun l'importance gauchedroite. Tandis que les élus chrétiens sont placés à la droite du Père dans la représentation du Jugement dernier, les vieux Mofu se disputent pour être à la gauche du chef. L'homme tient le bouclier à gauche. Chez les Ashanti, le *kenté* (pagne traditionnel) est relevé sur l'épaule droite pour l'homme, sur l'épaule gauche pour la femme. En France, les hommes attachent encore leurs boutons de la gauche sur la droite, les femmes de la droite sur la gauche.

En focalisant l'attention très sélectivement sur quelques rites profanes, comme mises en scène de l'agir social, on percevra les différences socioculturelles :

a) dans les gestes de salutation : baisemain, poignée de main, tape sur l'épaule en Europe, frottement du nez chez les Papous, salut militaire d'un ancien de l'armée en Afrique ;

b) dans les codes de politesse : séquences d'accueil et d'adieu selon Goffman (1973), indiquant la circonspection ou l'excuse, conformément à la règle de sauver la face et d'acquérir du prestige. Certains gestes ont un statut d'universaux lié à la

mondialisation, mais chaque culture y ajoute un contrôle dans le sens d'une atténuation, d'un masquage ou d'une exagération ;

c) dans les gestes du manger. La manière de manger a été maintes fois analysée comme différenciateur culturel et historique. La fourchette n'est apparue en France qu'au XVI^e siècle et Louis XIV a toujours mordu à belles dents son poulet cuit qu'il tenait à la main. En Extrême-Orient, on emploie des baguettes pour la même viande débitée en petits morceaux. Trois doigts de la main droite suffisent pour manger au Maghreb, la main gauche étant impure. Depuis le Moyen Age et en milieu rural, faire chabrot, c'est boire directement à l'écuelle ou à l'assiette creuse le reste d'une soupe arrosée de vin, dans un bruit de caprin qui lape.

Que de variantes dans les manières de manger selon les cultures et sous-cultures ! Bras écartés, le nez dans son assiette dans un restaurant du cœur, bras serrés au corps, mains sur la table chez Maxim's, prise de frites à main nue chez Mc Donald's. La politesse permet au Britannique de mettre la main gauche sous la table, à l'Italien de sortir avec un cure-dent à la bouche ;

d) dans les jeux de mains. Index sur la bouche = silence, discréetion. Mouvement de la main pliée sous le menton = refus, je m'en fous. Pouce et index en triangle sous le menton = beauté, admiration. Mouvement du pouce et de l'index sur la bouche = manger, avoir faim. Pied de nez depuis le XVI^e siècle, ou bras d'honneur = moquerie, provocation. Figue, c'est-à-dire pouce entre index et majeur la main repliée = insulte, outrage, obscénité ou bien copulation (pénis entre lèvres vaginales). Main sur la tempe = fatigue, j'en ai marre. Index sur la tempe = il est timbré. Index branlant sur le nez = vous ne dites pas la vérité. Elévation du majeur = puissance phallique dans le monde latin (doigt d'exploration du vagin). Ongle du pouce heurtant la dent = défi et moquerie. Montrer les dents = agressivité (avoir une dent contre quelqu'un). L'émotion a pour lieu emblématique la poitrine, d'où la main sur le cœur du musulman après la poignée de main, les mains croisées sur la poitrine du chef d'orchestre pour remercier après des applaudissements.

Conclusion

On s'aperçoit, après ces différents exemples de formes de conduite sur la scène sociale, combien l'apprentissage du geste participe à la socialisation de l'individu ainsi qu'à la genèse et à la structure de la collectivité. Le sujet social s'expérimente à travers les expressions gestuelles qu'il donne de

lui-même et, en s'extériorisant, il apprend par les réactions d'autrui ce qu'il est et comment il est perçu. Conservés dans la mémoire du corps, les gestes appris fournissent les règles pour se conduire sur la scène sociale.

Cet exposé a aussi permis de se rendre compte de la manière dont chacun joue sa culture et sa position sociale à travers chaque partie du corps entrant dans une gestuelle codée. Tout élément prend sens par ses relations avec un ensemble. Si un même comportement kinésique peut jouer diverses fonctions selon les circonstances, une même fonction peut être assurée par plusieurs éléments kinésiques : incliner le buste, soulever son chapeau, faire un signe de reconnaissance de la main, hocher la tête latéralement pour dire non, ou encore frapper de sa chaussure comme Khrouchtchev sur une table de l'ONU pour souligner bruyamment sa désapprobation ; applaudir à tout rompre une vedette ou se lever ensemble pour signifier l'hommage qu'on lui rend.

Terminant sur une note optimiste, je citerai un passage d'un professeur à l'Université de Berlin, parlant de la mimésis sociale et de la performance. Christoph Wulf explique combien le geste donne corps aux sentiments et aux états intérieurs : "Dans la mimésis gestuelle, les frontières personnelles du sujet s'effacent et s'ouvrent au monde de représentation et d'expression corporelles de l'autre. Cette expérience de 'sortie' du sujet hors de ses propres structures, pour rejoindre l'espace d'expression de l'autre, est vécue avec un sentiment de plaisir et d'accroissement de soi-même, elle conduit à une extension du monde intérieur par l'incorporation esthétique et mimétique d'un en-dehors de soi. Le processus dont relève une telle expérience vivante consiste moins en une réduction des gestes de l'autre au cadre de référence du sujet agissant mimétiquement, qu'en une extension de la perception du sujet aux gestes et au monde de références de l'autre. Bien que ces deux mouvements ne se distinguent pas nettement l'un de l'autre, c'est l'expansion de la perception mimétique vers le monde de représentation et d'expression de l'autre qui constitue la dynamique du mouvement. Expansion qui s'accompagne d'un sentiment heureux d'*amplification de la vie*, dans lequel Aristote voyait déjà une caractéristique de la mimésis" (2007 : 47).

Références citées

- Beaupérin, Yves**
2002 Anthropologie du geste symbolique. Paris : L'Harmattan.
- Bourdieu, Pierre**
1979 La distinction. Critique sociale du jugement. Paris : Les Éd. de Minuit.
- Elias, Norbert**
2002 La société de cour. Paris : Flammarion. [1969]
2003 La dynamique de l'Occident. Paris : Presses pocket. [1939]
- Feyereisen, Pierre, et Jacques-Dominique de Lannoy**
1985 Psychologie du geste. Bruxelles : Mardaga. (Psychologie et Sciences Humaines, 141)
- Foucault, Michel**
1975 Surveiller et punir. Naissance de la prison. Paris : Gallimard.
- Goffman, Erving**
1973 Les rituels d'interaction. Paris : Les Éd. de Minuit. [1967]
- Hertz, Robert**
1970 Sociologie religieuse et folklore. Paris : PUF. [1928]
- Jousse, Marcel**
1974 L'anthropologie du geste. Paris : Gallimard.
- Laplantine, François**
2005 Le social et le sensible. Introduction à une anthropologie modale. Paris : Téraèdre.
- Mauss, Marcel**
1950 Sociologie et anthropologie. Paris : PUF.
- Morris, Desmond**
1979 La clé des gestes. Paris : B. Grasset.
- Picard, Dominique**
1998 Les rituels du savoir-vivre. Paris : Éd. Du Seuil.
- Poirier, Jean**
1991 Histoire des mœurs. Tome 2 : Modes et modèles. Paris : Gallimard. (Encyclopédie de la Pléiade, 48)
- Vincent, Jeanne-Françoise**
1991 Princes montagnards du Nord-Cameroun. 2 tomes. Paris : L'Harmattan.
- Wulf, Christoph**
2007 Une anthropologie historique et culturelle. Rituels, mimésis sociale et performativité. Paris : Téraèdre.

Anthropology and Missionaries

A Review Essay

Anton Quack

I

L. Plotnicov, one of the editors of this new, brief publication, “Anthropology’s Debt to Missionaries” (Plotnicov et al. 2007),¹ writes in the Preface: “[the editors] are among those who considered missionaries to have been inadequately represented in the construction of anthropology’s history … This volume is offered partly to correct and amend the historical record, partly to recognize that the ethnographic record and anthropological linguistics would be vastly poorer without missionary research efforts, and because the neglect of acknowledgment where it is due is unfair” (viii). These words highlight the purpose and task of this publication as well as those to whom the book is addressed, in the first place those anthropologists who recount the history of their discipline and in the process address the issue of the anthropologist/missionary relationship. They are then faced precisely with the question of the contribution which missionaries have made to anthropology in the development of the history they are writing.

According to the “Acknowledgments,” the book is not just the result of the “invited session” held during the Annual Meeting of the American Anthropological Association of 2005. Nor does this publication claim to be the last word on the subject nor is it a balanced geographic coverage of the topic, possibly because many of those invited to the symposium were not able to make it at the time and others wanted to publish their contribution elsewhere.

The ten essays which make up this book deal primarily with Middle and North America, with Papua New Guinea, and with India. The time frame goes from the 16th century (Las Casas, Sahagún) over the 18th century (Lafitau) to the 21st century (Melanesian Institute). A quick glance over these essays shows how different they are in size, style, content, and quality.

John Barker’s “Missionary Ethnography on the Northwest Coast” (1–22) investigates the comparatively meager amount of ethnographic material that

1 Plotnicov, Leonard, Paula Brown, and Vinson Sutlive (eds.): Anthropology’s Debt to Missionaries. Pittsburgh: Department of Anthropology, University of Pittsburgh, 2007. 185 pp. ISBN 978-0-945428-14-5. Price: \$ 20.00.